

DORÉ SUR TRANCHE

I

La chambre où venait de pénétrer Jean Lormel était si étroite qu'il dut se glisser de côté, entre la muraille et le lit, pour arriver jusqu'au chevet de la malade.

— Mère, comment as-tu passé la nuit ? demanda-t-il d'une voix grave, triste et presque protectrice.

— Mieux, mon enfant. Tu ne m'as pas entendue ? Je n'ai pas toussé.

La malade enveloppa son fils d'un long regard d'amour.

— Je constate, dit-il, que tu n'as pas de fièvre ; je vais t'apporter ton déjeuner, et j'irai ensuite au cours.

— Prends le bateau, mon enfant ; tu te fatigues à répéter ces longues courses à pied.

— Sois sans inquiétude, mère.

Il la borda comme il eût fait pour un enfant, redressa l'oreiller, lui prépara son café au lait, et sortit.

Et, dehors, ses yeux s'emplirent de larmes.

Est-ce qu'il allait la perdre ? Est-ce de l'anémie ? Ah ! pauvre mère, usée de travaux et de veilles pour

lui, pour qu'il payât ses inscriptions à l'Ecole de Médecine, pour qu'il devint un homme et pût reconquérir le bien-être qui jadis, du temps de son père, ensoleillait la maison !

Non la maison de pauvre apparence qu'ils habitaient maintenant, rue de l'Assomption, à Passy, grande caserne à locataires, mais un petit pavillon charmant, entre cour et jardin, à Asnières. Même à cette époque, — le jeune homme s'en souvenait, — le père se plaignait souvent de la difficulté toujours croissante qu'on rencontrait dans la littérature et dans les arts pour "joindre les deux bouts." Mais, comme il travaillait sans cesse, ce pauvre père, l'équilibre se maintenait. Tout à coup, après le deuil, la solitude autour d'eux s'était faite. On les devinait dans la gêne. Les amis redoutaient un appel à leur bourse.

Et, peu à peu, la mère de Jean Lormel était tombée dans une inquiétude de corps et d'âme dont les caresses de l'enfant ne réussissaient pas à la distraire.

Elle ne voulait pas encore de lui pour confident, le jugeant trop jeune sans doute pour lui faire partager le poids des soucis.

Puis, un jour un homme sans pitié était venu, et,

malgré les supplications de la veuve, il avait dit ces mots d'une voix dure :

— Je ne puis plus attendre ; payez ou partez.

On était parti, sans les meubles, gages du propriétaire.

Sa mère et lui s'étaient réfugiés dans un appartement d'ouvrier, qu'ils occupaient encore.

Jean avait déjà douze ans. Son intelligence, éveillée par l'éducation maternelle, était surtout sensible au côté sentimental de la vie. Il vibrerait comme une femme. Un culte brûlait au fond de cette petite âme, le culte que lui avait enseigné sa mère : l'amour, le respect du mort, et surtout l'admiration pour le talent d'écrivain de celui qui n'était plus.

Et Jean Lormel voyait encore sa mère, lisant, relisant, comme un bréviaire, un livre à lignes inégales, doré sur tranches, en tête duquel, à la main, étaient écrites quelques lignes affectueuses du poète disparu. Ce livre-là n'était plus dans la maison. Oui, ce trésor avait été vendu aussi.

Dans l'affolement de la détresse, sa mère avait oublié de le retirer du coin secret de la bibliothèque où elle



LOUPS DE MER. — Tableau de M. Ancher

le serrait chaque fois, après l'avoir parcouru avec passion.

II

Elle avait souvent parlé à Jean de ce livre perdu ; il comprenait que la plus grande joie qu'il pourrait lui procurer serait de le retrouver, de le rapporter.

Et, dès qu'il eut l'instinct des démarches à faire, des moyens à prendre pour arriver à son but, Jean Lormel ne se lassa pas. Il apprit, hélas ! que la bibliothèque de son père avait été adjugée à un bouquiniste. Ce fut un crève-cœur. Ah ! si elle était tombée entre les mains d'un amateur, à force d'économiser les sous que sa mère lui donnait le dimanche, il aurait réuni la petite somme pour laquelle le nouveau propriétaire attendri lui aurait certainement cédé le livre.

Il ne passait jamais devant un libraire "d'occasion" sans inspecter scrupuleusement tout l'inventaire, et dès qu'il distinguait une reliure à dos rouge, il tressaillait... et il s'en allait une seconde après, la tête pensive, une fois de plus déçu dans sa touchante espérance.

Or un soir, Jean eut un éblouissement.

Entre dix autres reliures que le marchand posait devant lui dans une boîte à deux francs, il reconnut celle

qu'il cherchait depuis cinq ans ! Mais il n'avait pas les deux francs.

Jean Lormel pâlit.

Si quelqu'un enlevait le livre pendant qu'il irait chercher l'argent ! Que faire ? Il s'approcha du marchand, le pria d'accepter sa montre en gage et lui demanda la livraison immédiate du bouquin. Il semblait, craignant un refus.

— Vous passez ici tous les jours, lui répondit l'homme ; vous me paierez demain.

Jean Lormel saisit le livre et se mit à courir dans la direction de Passy.

III

En route, il ne put se retenir d'ouvrir, de feuilleter les pages ; la dédicace l'émut à lui tirer les larmes :

"A toi, la seule aimée, à toi, la mère de mon fils, je dédie ces vers qui chantent ton dévouement, ta pudeur et ta beauté."

Que sa mère allait être heureuse !

Il l'avait quittée bien souffrante le matin même. Quelle émotion il ressentait d'avance de lui offrir cette surprise !

Dans l'escalier, il rencontra le médecin qui descendait.

— Eh bien ? interrogea-t-il anxieux.

Le médecin fit un geste de découragement.

— Est-elle perdue ?

— Mon enfant, je n'ose... me prononcer.

— Ah ! je la guérirai, moi ! s'écrie Jean.

Et il entra dans la chambre de sa mère.

La malade assoupie, ne souleva pas les paupières ; alors Jean s'assit près d'elle et attendit.

Et dès qu'il comprit que sa mère était près d'ouvrir les yeux, il murmura d'une voix grave et douce la dédicace amoureuse :

"A toi, la seule aimée, à toi, la mère de mon fils..."

Mme Lormel se redressa :

— Qui t'a appris ces paroles, Jean ? où les as-tu entendues ?

— Je les ai lues, mère.

— Quand ?... autrefois ?

— Non, aujourd'hui.

— Aujourd'hui !... Aujourd'hui !... Où donc, mon fils ?

Il répondit doucement :

— Là.

Mme Lormel s'empara du livre, le regarda fixement,